

Le Bonheur, si loin !

Noré Brunel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Le bonheur, si loin !

par PAUL MARAUDY

C'était une nuit d'hiver épouvantable. La pluie tombait dru, enflant les torrents qui grondaient comme des bêtes furibondes, roulant des cailloux et des branches cassées, dévastant les terres dans les vociférations du vent qui clamait le courroux du ciel. Pas un chien n'était dehors, et les maisons de tous les villages, de tous les hameaux étaient closes. Dans la nuit de goudron, pas un seul rayon de lumière ne filtrait.

Il n'était pas très tard, cependant ; mais la nuit était tombée de très bonne heure, à cause du ciel lourd de toute son impénétrable masse de nuages. Et les campagnards s'étaient couchés, renonçant à leurs veillées habituelles.

Sur la route sinueuse et montante qui, entre de véritables murailles de rochers, longe l'Hérault au delà de Saint-Guilhem-le-Désert, à trois ou quatre lieues d'Aniane, une auto, aux phares voilés, luttait de toute la puissance de son moteur contre la bourrasque, sans éveiller le moindre aboiement dans les fermes, à proximité desquelles elle passait.

Arrivée sur le plateau aride, elle s'engagea dans un chemin aux ornières profondes, pénétra dans les faillis et déboucha sur une aire, devant un mur noir qui était la façade d'une maison d'habitation.

Àmoins d'une demi-lieue il n'y avait pas une seule ferme à la ronde, et il aurait fallu cheminer pendant plus d'une heure pour atteindre le village le plus proche. C'était la solitude absolue autour de cette vieille demeure que son maître, autrefois, avait appelée le « Bout de Monde », et qui gardait son nom depuis trois ou quatre générations.

Le conducteur arrêta sa voiture, descendit, alla ouvrir d'une des portières de l'arrière et mit sa main sur un visage. Le visage était chaud, quoiqu'il fît très froid.

Àl'intérieur de l'habitation rien n'avait bougé, et le visiteur nocturne aurait pt croire qu'il arrivait devant une maison désertée s'il n'avait eu la certitude qu'il y avait quelqu'un. Mais, sans doute, était-ce le vent et la pluie qui avaient couvert les bruits de la voiture ; et, d'ailleurs, les gens qui étaient là devaient avoir le sommeil très lourd.

L'homme alla frapper à la porte. Alors, un chien se mit à aboyer furieusement. Des rayons, à peine visibles, de lumière encadrèrent Une fenêtre ; une espagnolette grinça et une voix demanda :

— Qui est là ? Que nous veut-on ?

— Votre maître, monsieur de Rochas, répondit le visiteur. Ouvrez, Vincendet.

— Ah ! bien, bien… fit la voix de celui qui était venu interroger.

Deux minutes plus tard, la porte s'ouvrit, et la lampe à pétrole répandit sa lueur rouge.

— Monsieur ! s'exclama le fermier, à cette heure et par un temps pareil… Il n'y a rien de grave ?

— Couvrez-vous d'un ciré, répondit celui qui s'était nommé de Rochas, et venez m'aider, je vous prie.

Le paysan jeta un vieux sac sur sa tête et sur ses épaules, et suivit le jeune maître qui se dirigea vers la voiture.

— C'est… une malade, dit-il. Je vous l'amène pour que vous la soigniez.

— Une malade !

— Oui, hâtons-nous.

De Rochas s'engagea dans la voiture, prit un corps humain dans ses bras, le souleva, le reposa sur le marchepied et dit :

— Prenez-la, Vincendet, elle n'est pas lourde.

Parce que ce corps n'avait aucun mouvement, parce que ni mot, ni plainte ne s'échappait des lèvres, le paysan crut tenir dans ses bras une morte. Il l'emporta dans la cuisine cependant que de Rochas, le jeune maître, refermait la porte arrière de la voiture et éteignait la lumière.

La porte de la maison se referma et tout, à l'extérieur, fut replongé dans les ténèbres.

Àl'intérieur de la maison, il y avait maintenant cinq personnages : le fermier Philippe Vincendet, un rude homme d'une cinquantaine d'années ; sa femme Noémie, qui apparaissait aussi âgée que lui ; leur fils, Jean, un grand et fort garçon qui portait la trentaine, quoiqu'il n'eût que vingt-six ans ; Maurice de Rochas,

qui allait, lui, avoir trente ans, et une jeune fille, l'inconnue, qui était toujours plongée dans l'inconscience.

— Elle va trépasser, Seigneur ! murmura Noémie dont les yeux étaient agrandis par la stupéfaction et, sans doute, aussi par la peur.

— Non point, soyez sans inquiétude, rassura le jeune maître. Il faut que nous l'emportions dans une chambre, celle des « Ombres », et quand elle reprendra ses sens, dans une demi-heure d'ici, je pense, vous lui donnerez des soins.

Jean Vincendet regardait la jeune fille, dont la beauté inerte l'émerveillait.

— Qui est-elle ? demanda le père.

Maurice de Rochas haussa les épaules :

— Que vous importe ? répliqua-t-il. Il s'agit d'une personne qui doit rester ici tout le temps que je le jugerai utile. Veillez à ce qu'il ne lui arrive aucun mal. Si tout se passe comme je le désire, vous aurez une très grosse récompense… vingt beaux billets.

— Vingt billets de… mille ? interrogea Noémie, dont les regards luisirent de cupidité.

— Qui, Noémie, vingt mille francs, et vous n'avez rien à craindre. Quoi qu'elle dise, quand elle s'éveillera, ne lui répondez pas et… oubliez ses paroles.

Philippe Vincendet se gratta la tête.

— C'est que, dit-il, c'est dangereux, la mission dont vous nous chargez, monsieur. Est-ce que monsieur votre père est au

courant ?

— Oui, oui… Et puis, je vous répète que vous n'avez pas à m'interroger et que vous n'avez rien à craindre.

— Hum ! S'il vient les gendarmes…

Le jeune de Rochas s'impatienta.

— Les gendarmes ? s'écria-t-il, Que voulez-vous qu'ils viennent faire ici ? Je ne suis pas un criminel, voyons ! On ne fera pas de mal à cette jeune fille… C'est, d'ailleurs, dans son intérêt qu'elle est ici.

Le fermier n'éleva plus de protestation, mais son visage se rembrunit.

— Allons ! ordonna Maurice de Rochas, aidez-moi.

Jean se précipita pour saisir la jeune fille.

— Je la monterai bien seul ! dit-il.

De fait, il la souleva aisément et l'emporta comme si elle n'eût pas pesé davantage qu'un sac de paille.

Le dit de la chambre des « Ombres » était recouvert d'une housse qui, enlevée, laissa apparaître l'édredon et un drap très blanc rabattu sur la couverture.

On appelait la pièce la chambre des « Ombres » en raison des ombres étranges qu'y projetaient des rochers au soleil couchant. C'étaient deux visages de faunes qui, durant une heure, se déformaient pour devenir finalement effrayants avant de s'effacer quand le soleil disparaissait complètement derrière des deux rochers qui la surplombaient à une trentaine de pas de distance.

— Je vous remercie, Jean, dit Maurice au jeune paysan. C'est maintenant votre mère qui va se charger de la jeune fille. Vous pouvez aller vous recoucher.

Il se retourna vers Noémie et lui donna ses instructions :

— Préparez une tisane très chaude, ou du café, si vous en avez. Au besoin, ayez sous la main une serviette mouillée avec un peu d'eau de Cologne ou de vinaigre. Quand elle s'éveillera, frictionnez-la, puis faites-lui boire du café ou la tisane. Sous aucun prétexte, ne lui dites où elle se trouve. Ne prononcez point mon nom. C'est compris ?

— C'est compris, monsieur. Mais comme Philippe le disait…

— Il s'agit de ce que j'ai dit moi-même. Je prends toute la responsabilité de mon acte et, vous, vous encaissez vingt mille francs si tout va bien, je veux dire si vous observez scrupuleusement mes instructions.

Noémie se tut et M. de Rochas se retira.

Il devait être à peine dix heures, quand la jeune inconnue, couchée bien au chaud sous les couvertures et l'édredon, s'agita. Son réveil fut très lent et assez pénible. Le visage froid maintenant, le teint pâle, elle paraissait sortir d'une salle d'opérations. Quand elle vit Noëmie, elle se mit à pleurer puis à rire. La paysanne la laissa pour aller informer le maître qui attendait dans la cuisine au coin du feu qu'on avait ranimé.

— Monsieur, monsieur… si vous saviez… Ah ! j'ai peur.

— Peur de quoi ?

— Elle est glacée… Elle rit, elle chante…

— Et bien, cela va lui passer dans quelques instants ! Donnez-lui son breuvage. Allez !

L'inconnue devait, en effet, s'apaiser bientôt et retomber dans un sommeil profond mais qui, cette fois, était naturel. Noémie vint en informer son maître.

— C'est bien passé, monsieur, en effet, et elle dort bien calme, à présent.

— Bon ; alors, couchez-vous, Noémie.

— Mais vous, monsieur ?…

— Je vais repartir dans quelques instants. Soyez sus inquiétude, je tirerai la porte, et personne ne viendra vous dévaliser.

Le paysan objecta :

— Les voleurs, nous n'en avons pas peur, monsieur ; mais cette jeune fille…

M. de Rochas eut un sourire satanique :

— Rassurez-vous, dit-il, elle n'est point dangereuse et si, d'aventure, elle faisait quelque excentricité, votre fils Jean est homme à pouvoir la mater.

Puis, reprenant sa gravité, il ajouta :

— C'est bien entendu, n'est-ce pas, Noémie ? Cette personne ne doit pas savoir que c'est moi qui l'ai amenée ici ; elle ne doit pas savoir chez qui elle est ; elle ne doit sortir sous aucun prétexte et ne communiquer avec personne, sauf avec vous trois. Dans trois semaines ou un mois, je viendrai vous donner des instructions ou vous en délivrer. À ce moment, je vous verserai la

somme que je vous ai promise. N'oubliez pas que si vous enfreignez mes ordres, non seulement vous ne toucherez rien, mais encore, nous nous passerons, mon père et moi, des services de votre mari.

Pour éviter de nouvelles explications, Maurice de Rochas prit soudain le parti de se retirer sans songer à se reposer davantage. Cinq minutes plus tard, il remontait en voiture et se jetait dans la nuit de tourmente. Alors, Noémie Vincendet s'en alla rejoindre son mari, après avoir refermé et verrouillé la porte,

— Ce garçon-là, dit-elle, très soucieuse, ne se contente pas de ruiner son père. Il va attirer sur nous un gros malheur.

Le fermier serra ses poings sous les couvertures.

— Ah ! qu'il prenne garde, dit-il, je ne suis pas homme à me faire le complice d'une mauvaise action. On verra bien ce que dira cette jeune fille, demain.

Ils s'entretinrent ainsi durant de longues minutes, tandis que l'inconnue dormait d'un profond sommeil, que Maurice de Rochas roulait dans les ténèbres et que Jean, le grand et rude garçon de vingt-six ans pensait à celle qui dormait, ce soir-là, sous le toit de la vieille ferme et qui était plus belle qu'aucune des paysannes de la région.

02

Maurice de Rochas rentra chez lui vers deux heures du matin, dans le vieil hôtel de la rue des Carmélites où sa mère et son père

l'attendaient soucieux. Comme il allait pénétrer dans sa chambre, son père, un grand vieillard à barbe blanche, fut sur ses pas. Le jeune homme se retourna et sourit sans que son sourire se reflétât sur le visage de son père.

— Tout s'est-il bien passé ? demanda celui-ci.

— Parbleu ! Je vous l'avais bien dit que tout irait pour le mieux !

— Ah, tu n'es pas difficile ! Ta mère est plus morte que vive, et je tremble moi-même comme un criminel. Nous avons tout à redouter : les… complices qui peuvent nous faire chanter ; les Vincendet qui ne se montreront sans doute pas aussi dociles que tu l'espères, et cette jeune fille qui peut nous causer de redoutables surprises.

Maurice haussa les épaules.

— Pourquoi, répliqua-t-il, revenir une fois de plus sur ce qui a été débattu cent fois déjà ? J'ai fait une bêtise…

— Si tu n'en avais fait qu'une seule !

— Mais je vais redorer votre blason. Et rendez-moi du moins cette justice, mon père, que je ne suis pas le seul à l'avoir… détérioré. Si vous aviez moins joué…

— Ah ! ça, oublies-tu à qui tu parles ?

— Si ma mère s'était montrée moins mondaine… poursuivit implacablement le grand garçon.

— Maurice ! Je t'en prie…

— Eh bien ! cessons-là, je vous prie. Je serai respectueux autant qu'un fils peut d'être ; mais trêve de reproches, s'il vous plaît ! J'ai bientôt trente ans et je ne suis pas le seul à avoir eu des maîtresses. Est-ce ma faute si je suis tombé sur… un bec ?

— Dieu veuille que ta chute ne provoque pas une catastrophe !

— Mais non, voyons ! Puisque je vous assure que tout ira comme sur du velours. Allons, mon père, laissez-moi aller dormir, car je ne veux point paraître demain chez les de Vineuil avec un visage de noceur. D'autant que je n'ai pas fait la noce, cette nuit, je vous jure !

Excédé, le jeune homme rompit brusquement l'entretien, entra dans sa chambre dont il referma cavalièrement la porte, se dévêtit, se mit au lit et s'endormit bientôt, la conscience en paix.

Vers le milieu de la journée du lendemain, s'étant fait précéder d'une magnifique gerbe de roses blanches, il se faisait annoncer à la famille de Vineuil qui l'attendait, réunie dans son salon.

Il s'avança d'abord vers la mère, dont il baisa les doigts avec beaucoup d'aisance dans les manières, salua le père et prit enfin la main de Geneviève, une jeune fille de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui le couvait des yeux, selon l'expression familière.

— Geneviève, dit-il, ma toute chérie…

— Maurice ! répondit-elle en rougissant.

Si elle était parfaitement éduquée, « elle était dépourvue de beauté et de grâce. Son visage trop coloré, son corps trop mince, trop fluet pour sa tête, sa poitrine trop plate ne pouvaient guère inspirer l'amour.

En revanche, elle avait une âme toute pétrie de bonté et une intelligence très vive. Mais ce n'était ni son âme, ni son esprit qui avaient attiré Maurice de Rochas ; ce qui l'avait séduit, c'étaient des millions que possédait le père, la dot éblouissante qu'elle recevrait, les richesses qu'un jour, à la mort de ses parents, elle apporterait à la communauté, et dont il saurait mieux profiter, lui, que cet austère Charles de Vineuil qui paraissait n'avoir été créé que pour édifier son immense fortune.

— Vos parents ? demanda Charlotte de Vineuil.

— Ils viendront in peu plus tard, chère madame, comme il a été convenu.

M. et M de Rochas vinrent, en effet, vers la fin de l'après-midi et un lunch, tout aussitôt, réunit les deux familles dans un autre salon dont les toiles, les meubles et les bibelots témoignaient, autant que d'un goût sûr, d'une opulence très solide.

Quand il jugea que la bienséance avait été respectée :

— Voulez-vous, ma chérie, demanda Maurice à Geneviève, venir me régaler d'un morceau de piano ?

Elle acquiesça, très heureuse, et ils disparurent tous les deux.

— Comme ils sont heureux ! s'exclama M de Rochas en joignant les mains.

— Espérons qu'ils le seront longtemps, soupira la mère de la jeune fille.

— Pourquoi pas toujours ? dit M. de Vineuil.

l'entretien étant ainsi amorcé sur le bonheur des enfants, les parents passèrent à des considérations plus terre-à-terre, mais assurément plus substantielles. Ils s'étaient réunis, ce jour-là, pour jeter les bases du contrat de mariage, ce contrat où la famille de Vineuil allait apporter le meilleur.

Charles et sa femme Charlotte avaient espéré mieux et s'étaient plu à penser qu'ils ne seraient pas les seuls à assurer l'avenir du foyer où entrerait Geneviève ; mais les prétendants n'avaient pas afflué, et ceux qu'ils auraient accueillis le plus volontiers s'étaient résolument tenus à l'écart.

Dès lors, ils n'avaient élevé aucune objection quand, enfin, Maurice de Rochas avait fait demander, par son père, la main de leur fille. À défaut de fortune, les Rochas avaient un nom qui pouvait s'allier à celui des de Vineuil.

Geneviève, d'ailleurs, adorait Maurice qui se montrait très épris d'elle. C'était, en somme, tout ce que pouvaient désirer un père et une mère qui ne se faisaient point d'illusion sur la disgrâce physique de leur enfant.

Ainsi, pour l'instant du moins, tout le monde était heureux : les Vineuil parce qu'ils voyaient Geneviève planer dans un rêve, les Rochas parce que Maurice faisait une excellente affaire.

Àl'heure même où se débattaient les clauses d'un contrat qui allait réparer le désastre financier de la vieille famille de Rochas, la jeune fille que Maurice avait amenée au « Bout du Monde » sortait du long sommeil où elle était retombée en s'évadant de la longue torpeur qu'avait provoquée un narcotique trop largement administré.

La mère Vincendet était alors dans sa cuisine et les deux hommes, le père et le fils, travaillaient aux champs.

— Où suis-je ? se demanda l'inconnue après avoir longuement regardé autour d'elle.

Elle se souvint d'avoir été enlevée par deux inconnus qui l'avaient jetée dans une automobile alors qu'elle descendait l'une des petites rues avoisinant l'école de médecine de Montpellier, et d'avoir reçu un violent coup de poing sur la nuque. L'attaque avait été si brusque qu'elle n'avait pas dû pousser le moindre cri. Depuis, il n'y avait plus aucun souvenir dans sa mémoire.

N'entendant aucun bruit, elle se leva, vint vers la porte et chercha à l'ouvrir ; mais ce fut vainement. La porte était fermée à clé et elle ne pouvait songer à sortir par la fenêtre qui était munie de solides barreaux de fer. Elle frappa la porte à coups de poings et, alors, des pas se firent entendre. Elle couru se recoucher et Noémie la retrouva dans son lit.

— Vous voilà enfin réveillée ? demanda-t-elle.

— Qui êtes-vous et où suis-je ? demanda la jeune fille prisonnière.

— Vous êtes, répondit Noémie, chez d'honnêtes gens qu'on a chargés de vous garder et de vous soigner, car vous étiez malade, hier soir en arrivant.

— D'honnêtes gens, répliqua l'inconnue, ne me retiendraient pas dans une chambre fermée à clé et dont la fenêtre ressemble à celle d'une prison. Ah ! prenez garde… Si je sors vivante d'ici, vous paierez cher le mal que vous me faites !

— Je ne vous fais pas de mal, mademoiselle, et je suis prête à vous donner tous les soins dont vous aurez besoin.

— Je n'ai d'autre besoin que celui de me retrouver libre. Voulez-vous m'ouvrir cette porte et me permettre de sortir ?

— Cela, non, c'est impossible… On me l'a défendu.

— Qui, on ? Des criminels dont vous êtes la complice ? Ah ! prenez garde, vous dis-je ! Des voyous m'ont enlevée un soir, alors que je rentrais chez moi ; et c'est vous qui aurez à répondre de leur forfait !

Noémie Vincendet très gênée et apeurée, ne savait que répondre. Elle dit seulement :

— Si vous avez faim ou soif…

— Ah ! non, je mourrai plutôt que d'accepter quelque chose de vous ! Qui m'a conduite ici ? Vous connaissez mes ravisseurs ? Leurs noms ! Leurs noms, entendez-vous ?

— Je, je ne sais pas, mademoiselle. C'est par bonté d'âme que nous vous avons recueillie, mon mari, mon fils et moi… Vous étiez si malade… On nous a dit que l'on vous avait rencontrée errante… Nous avons eu pitié.

— Pitié ! Eh bien ! Si vous avez pitié, vraiment, si vous n'êtes pas une geôlière, laissez-moi sortir, laissez-moi rentrer chez moi, à Montpellier…

Noémie baissa la tête et murmura :

— Je vais en parler à mon mari qui travaille dans les champs. Ayez confiance en nous…

Elle se retira, et la jeune fille, demeurée seule, porta une fois de plus ses regards sur les ombres qui grimacèrent effroyablement avant de s'effacer et de disparaître.

Bientôt Noémie revint avec les deux hommes. À les voir, l'inconnue jugea qu'ils n'étaient pas des malfaiteurs et se rassura. Elle dévisagea assez longuement Jean qui osait à peine soutenir son regard.

— Mademoiselle, dit Philippe Vincendet, il faut avoir confiance en nous. Si on voulait vous faire du mal, nous vous défendrions, cela, je vous le jure ! Mais on nous a chargés de vous garder, et si nous désobéissions, nous perdrions notre place. Montrez-vous raisonnable… Dans un mois, tout au plus, vous serez encore libre. Sur mon honneur de vieux paysans… N'est-ce pas, Jean ? demanda-t-il en s'adressant à son fils.

— Oh ! oui, répondit le jeune homme. Si on voulait lui faire du mal…

L'inconnue ne put pas douter de la sincérité de ces deux hommes et de cette femme. Elle demanda :

— Vous êtes fermiers ?

— Oui. De pauvres fermiers qui ont toutes les peines du monde à joindre des deux bouts.

— Quel est le nom de votre maître ?

— On nous a défendu de le révéler ! répondit le père.

— De Rochas, n'est-ce pas ? Maurice de Rochas ?

Àla réaction muette de la famille, la captive jugea qu'elle ne s'était pas trompée.

— Ah ! s'écria-t-elle, lui ! Il m'a fait enlever…

Le bandit ! Le misérable ! Je le gênais ! Il va pouvoir épouser son héritière ; et c'est pour pouvoir l'épouser qu'il m'a fait conduire ici !

Nulle voix ne lui répondit. Alors, elle fondit en larmes et éclata en sanglots. Jean Vincendet se rapprocha du lit. Il avait les poings serrés. C'était bien, en vérité, un gredin, son jeune maître ! Il murmura :

— Ne pleurez plus, calmez-vous, je vous défendrai, j'en fais le serment !

Elle s'essuya les yeux, le regarda mieux, voulut le remercier d'un sourire qui mourut sur ses lèvres et dans ses yeux, et dit :

— Je me défendrai seule !

— Pour vous défendre, dit le père, il faut être forte. Vous allez manger, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête.

— Non ! Pas un seul morceau de pain tant que je serai prisonnière.

Ils eurent beau supplier, elle ne se laissa point fléchir. Quand ils se furent retirés et qu'ils eurent refermé la porte :

— Il nous a mis dans de sales draps ! déclara Philippe Vincendet. Si elle allait mourir chez nous.

— Ah ! qu'il prenne garde ! gronda Jean en balançant ses poings de colosse.

Là-bas, dans le vieil et somptueux hôtel des Vineuil, à Montpellier, les deux familles, complètement d'accord se séparaient après avoir fixé la date toute prochaine du mariage. C'était une bonne, une riche affaire, en vérité, celle que la famille de Rochas venait de traiter.

03

Il y avait quatre jours que, résistant à toutes les prières, la captive ne mangeait pas. Une fois de plus, Noémie pénétra dans la chambre, apportant une grande bolée de potage qui embaumait.

— Mon enfant, dit-elle, j'aï tué une poule à votre intention et j'espère que vous allez me faire plaisir. Sentez comme cela sent bon. Mon mari et Jean m'ont bien recommandé d'insister. Vous n'allez pas continuer à vous rendre malade ? Si vous alliez mourir chez nous…

— Qu'importe ! Vous dénonceriez votre maître…

— Nous serions ses complices… Voulez-vous nous faire chasser d'ici ? C'est nous qui vous demandons pitié !

La prisonnière fit un effort et tendit la main pour prendre le bol ; mais à peine le saisissait-elle qu'il échappa à sa main et qu'elle se renversa en poussant un faible cri…

— Philippe ! Jean ! appela la pauvre femme.

Ils montèrent tous les deux en hâte et aperçurent la jeune fille très pâle et sans mouvement sur son lit.

— Elle allait enfin accepter ce bol de bouillon, expliqua la mère, et tout à coup… Ah ! si elle meurt, si elle meurt chez nous… Que faire ?

— La soigner, parbleu ! dit le père.

— Aller chercher le médecin ! décida Jean.

— Le médecin ! Pour qu'il sache !… Ah ! non, pas cela, Jean ! On nous mettrait en prison.

— C'est lui qui ira, lui, le misérable !

Le père ordonna.

— Il faut attendre ! C'est une faiblesse qui va passer. Après, nous verrons.

La syncope dura longtemps et plus d'une fois, pendant qu'elle soignait la malade, Noémie dut sécher ses yeux. Elle était bouleversée de pitié et de peur, tout à la fois.

Quoique ses soins fussent inhabiles, elle parvint à ranimer la jeune fille qui rouvrit les yeux et murmura :

— J'ai cru que j'allais mourir. Pourquoi ne suis-je pas morte ? Les gendarmes seraient venus et tous… tous vous auriez payé ! Ah ! j'ai mal… Retirez-vous ; laissez-moi…

— Vous savez bien que nous sommes vos amis ? dit le père.

Elle secoua la tête.

— Des amis, non… Je l'ai cru… Je me laissais apitoyer… Allez-vous-en ! Je ne veux rien, rien de vous !

Jean fit un signe à ses parents et ceux-ci se retirèrent. Ares être allé refermer la morte derrière eux il revint auprès de la jeune fille, attira une chaise, s'y assit et dit :

— Je sais que nous avons fort, que nous nous conduisons comme des bandits, et si j'étais le maître, ici, je vous rendrais la liberté, même si j'avais la certitude qu'on nous chassera. Le travail, on le trouve toujours, quand on est courageux. Mais mon père et ma mère redoutent le maître. Ils vivent ici, sur cette pauvre terre, depuis qu'ils se sont mariés, et ils espéraient mourir dans cette maison qu'ils aiment… Est-ce que vous voulez vraiment qu'il leur arrive des ennuis ?…

Elle ne répondit pas, mais il comprit qu'elle s'attendrissait.

— Comment vous nommez-vous et pourquoi vous a-t-on enlevée ? demanda-t-il. Vous voulez bien avoir confiance en moi ? Je suis votre ami, je vous le jure, mademoiselle. Dites-moi votre nom pour que je le prononce parfois, en pensant à vous…

Il parlait lentement, en hésitant, incapable de maîtriser son émotion. Il aurait voulu dire autre chose, mais il ne pouvait point se décider à prononcer certains mois. Il répéta :

— Dites-moi votre nom, voulez-vous ?

Sa voix était si douce qu'elle ne put pas résister :

— Jeanne… Jeanne Verrier. J'aimais Maurice de Rochas et… j'étais sa maîtresse…

— Ah !

Ç'avait été une véritable plainte qui s'était exhalée de la poitrine de ce grand garçon.

— Sa maîtresse… répéta-t-il. J'aurais dû m'en douter… Vous… Vous êtes si jolie… Le misérable ! Et quand il n'a plus voulu de vous…

— Il doit se marier avec une autre… une autre qui est très riche, et moi je suis pauvre… Mais j'ai des droits sur lui parce qu'il a été mon amant !

— S'il ne vous aime plus, dit Jean, pourriez-vous vraiment être encore heureuse ?

— Oh ! le bonheur… C'est fini… S'il n'avait pas promis de m'épouser, jamais je ne me serais donnée à lui. Il m'a trahie… Il expiera.

— Si vous mourez, non ! Croyez-vous qu'il aura le moindre remords ? Voyez-vous, mademoiselle… Jeanne, le meilleur moyen de le faire payer, de le faire souffrir, ce serait que vous soyez heureuse… Dieu merci il n'y a pas que des Maurice de Rochas sur la terre, et je pense qu'il se trouve d'honnêtes garçons qui, malgré leur pauvreté, sauraient vous faire oublier.

— On n'épouse pas un honnête garçon, murmura Jeanne, quand on a été la maîtresse d'un autre, la maîtresse d'un voyou !

— On ne se donne pas la mort quand on n'a commis que la faute de croire aux belles paroles d'un menteur et d'un fourbe ! Vous voulez bien être raisonnable, mademoiselle Jeanne ? C'est moi qui vous le demande et, moi, je vous… je vous aime comme un grand frère !

Pour prononcer le moi, même avec le correctif qu'il lui avait donné, il s'était détourné. Ses regards revinrent se poser sur Jeanne Verrier.

— Je peux compter sur vous ?

— Je ne sais pas… Laissez-moi… Je vais réfléchir, répondit-elle d'une voix à peine perceptible.

Très gêné, maintenant, il se leva et sortit non sans l'avoir enveloppée d'un long regard.

Lorsque la mère remonta, un peu plus tard, Jeanne accepta le bol de potage. Alors, toute éperdue de joie :

— Ah ! merci, merci ! s'écria Noémie. C'est Jean qui vous a décidée, n'est-ce pas ? Je savais… Il est très doux, Jean… Ayez confiance en lui.

Ce soir-là, pour la première fois depuis que la jeune fille était leur prisonnière, les Vincendet dormirent en paix. Le père et la mère, du moins, car Jean ne put point trouver le sommeil qu'il cherchait pour oublier à la fois un rêve et un tourment.

La captive l'avait profondément émotionné dans sa chair et dans son âme à l'heure même où elle était venue sous son toit. Même endormie, même malade, elle lui était apparue comme une créature incomparable, et ses jeunes ans avaient frémi.

Mais il savait, maintenant, qu'elle avait été la maîtresse d'un autre, qu'elle aimait encore cet autre malgré sa trahison, et il se disait qu'il ne pourrait, jamais, devenir l'époux d'une femme qui avait connu l'amour et avait donné son cœur.

Quand il se leva il était si sombre que sa mère l'interrogea.

— C'est à elle que tu penses, Jean ?

Il répondit franchement, loyalement :

— Oui, mère ; à elle qui souffre et qui ne mérite pas de souffrir.

— Qu'en sais-tu ?

— N'as-tu pas toi-même pitié d'elle ?

— Pitié, oui ; mais pas autre chose. Je suis femme et tu es homme ; elle est belle… Je t'ai observé alors que tu la regardais. Jean, il ne faut pas…

— Non, mère ; sois sans inquiétude…

Mais quand il fut parti, Noémie hocha la tête.

— De toutes façons, se dit-elle, le malheur sera sur nous, Ah ! notre jeune maître, comme je le hais !

Elle imagina soudain que Maurice de Rochas avait amené à la ferme sa maîtresse beaucoup moins pour l'y savoir en sécurité que pour tenter Jean. C'était peut-être un cadeau qu'il voulait lui faire ! Un cadeau !… sa maîtresse !

Noémie monta à la chambre et trouva Jeanne réveillée. Il faisait très froid ce matin-là, et la captive se tenait pelotonnée sous ses couvertures.

— Vous sentez-vous mieux ? lui demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, madame. Par moments j'éprouve des malaises ; mais peu importe. Je voudrais tant mourir…

La pitié qu'avait éprouvée Noémie s'émoussait. Cependant elle ne pouvait point souhaiter que la jeune fille mourût à la ferme, à cause des ennuis qui en résulteraient. Elle proposa :

— Vous allez déjeuner.

— Oh ! non… Hier je me suis laissé tenter, mais je ne recommencerai pas.

— Je ne veux pas vous forcer, dit Noémie, maintenant hostile.

Elle redescendit, pensive, lourde de soucis. Lorsqu'elle remonta, un peu plus tard, elle retrouva Jeanne Verrier évanouie. Alors elle s'alarma pour tout de bon et sa peur s'accrut. Elle donnait ses soins à la malade quand les hommes rentrèrent.

— Elle a encore perdu connaissance, leur dit-elle d'une voix qui trahissait son désarroi.

Alors, Jean, résolument :

— Je vais chercher le médecin, mère.

— Tu as raison, approuva Philippe Vincendet. Il faut en finir et mieux vaut être renvoyée par les maîtres qu'emmenés par des gendarmes, Va, mon fils.

Jean partit à bicyclette et le médecin vint bientôt. Parce que Jean l'avait en partie renseigné, il ne s'étonna pas de trouver à la ferme une jeune fille inconnue. Il dit aux Vincendet :

— Laissez-moi seul avec elle.

Et il entra dans la chambre.

— Qui êtes-vous ? demanda Jeanne en le voyant apparaître.

— Le docteur Martel, mademoiselle. Vous, une jeune fille qui est ici contre son gré, n'est-ce pas ?

— Une séquestrée, docteur. La victime de monsieur de Rochas, mon amant qui doit se marier bientôt.

— Vous l'aviez menacé ?...

— Il m'avait promis son nom et j'avais eu confiance en lui. Quand il m'a annoncé qu'il devait faire un riche mariage et que tout était fini entre nous, je lui ai dit que je dirais la vérité à sa fiancée. C'était mon droit... Alors il m'a enlevée ou fait enlever... Docteur, je veux quitter cette maison. Je veux, s'il en est temps encore, aller informer une jeune fille de la conduite de son fiancé. S'il n'est plus temps...

— Que ferez-vous ?

— Je me vengerai ! affirma Jeanne.

Vous auriez tort. Quand on a commis une faute, il faut en accepter les conséquences.

— C'est donc un tort d'aimer ?

— Oui, peut-être... En tout cas, c'est un tort de se donner à un homme qui ne vous a point passé la bague au doigt. Aimez-vous encore votre amant ?

— Je le hais de toute mon âme.

— Cherchez donc ailleurs le bonheur, mon enfant... Oubliez la goujaterie de celui en qui vous avez cru ; oubliez votre déception.

— Et lui sera heureux, n'est-ce pas ? Il vivra dans l'opulence, il trompera sa femme et passera pour un honnête homme qu'on

décorera peut-être un jour ? Eh bien ! non, monsieur. Je ne veux rien oublier.

Le médecin lui prit la main.

— Vous dites des bêtises, mon petit, dit-il paternellement. C'est assez que vous en avez fait… Allons, laissez-moi vous examiner. Vous êtes malade…

— Et vous croyez sans doute que je me laisserai soigner ? Ah ! si vous saviez combien la vie m'est lourde !

— On dit ça… quand on a vingt ans et qu'on a eu un grand chagrin d'amour. Et puis, plus tard, on s'aperçoit qu'on était une petite sotte. Voyons ; il paraît que vous vous évanouissez assez souvent. Est-ce que vous ne mangez Pas ou bien y a-t-il autre chose ? Je suis médecin : j'ai le droit de savoir. Et puis, je suis père, aussi ; j'ai une jeune fille qui doit avoir à peu près votre âge. Est-ce que vous avez mal, quelque part ?

— Au cœur et à d'âme, répondit franchement Jeanne.

— Bon ! Bon ! Je vais donc vous examiner votre cœur et puis votre âme, mon enfant. Soyez sage, raisonnable…

Lorsqu'il eut terminé son examen.

— Eh bien ! voilà, dit le docteur Martel, vous serez maman dans sept mois ou sept mois et demi, mademoiselle. Cela change les choses. Si vous pouvez réunir les preuves… Avez-vous des lettres de votre amant ?

Jeanne, qui pleurait, ne put pas répondre. Elle secoua simplement la tête de droite et de gauche et exhala un lourd sanglot.

— Pauvre enfant ! murmura le médecin.

Et il ajouta en lui-même :

— Se peut-il que nous soyons si criminels, nous, les hommes ?

Il alla vers la morte qu'il ouvrit et appela la famille Vincendet. Ils montèrent tous, la mère et le fils Jean : et quand ils furent là, autour de lui :

— Mes amis, leur dit-il, il ne faut pas garder plus longtemps ici cette jeune fille. Plutôt, si vous la gardez, que ce soit de son plein gré. Elle est dans un état qui nécessite des soins. Sa faute va avoir des conséquences… Un petit enfant qui naîtra…

On entendit une exclamation douloureuse :

— Ah !

C'était Jean qui l'avait poussée, Jean qui voyait son rêve encore imprécis s'écrouler irrémédiablement. Le médecin reprit en s'adressant à Jeanne :

— Mon enfant, vous avez maintenant un impérieux devoir. Il ne s'agit plus seulement de vous, mais de l'enfant que vous portez. Dans quelques jours, lorsque vous serez plus forte, vous rentrerez chez vous et personne ne vous empêchera de partir. Ordre du médecin. Mais vous allez me promettre d'être sage. Vous promettez ?

Jeanne ne répondit pas. Alors :

— Ordre du médecin ! répéta le brave homme, Vous ne rentrerez chez vous que si vous me faites la promesse de vous montrer

raisonnable. Au besoin, s'il le faut, j'interviendrai moi-même auprès du père… Allons, c'est promis ?

— Oui, dit Jeanne pour en finir.

— Ah ! voilà qui est bien ! Je vous remercie. Vous venez de faire un grand plaisir à un vieil homme qui ne vous oubliera pas. Voici ma carte, mademoiselle. Si vous vous trouvez quelque jour dans l'embarras, écrivez-moi. Et, d'abord, vous m'informerez de la naissance, n'est-ce pas ? J'y tiens beaucoup. Montpellier n'est pas si loin et je me promets d'aller vous voir. Et puis vous recevrez sans doute la visite de ces braves gens qui sont très ennuyés, je vous assure, À nous tous, nous vous constituerons une famille… Allons, souriez.

Jeanne sourit, comme un enfant, et le médecin lui mit un baiser sur le front. Puis il rédigea une ordonnance et parla à Noémie Vincendet. Quand il se retira ils étaient tous réconfortés, sauf Jean qui ne disait rien.

Le soir venu, il remonta dans la chambre des « Ombres », frappa discrètement à la porte et entra.

— Mademoiselle, dit-il, je me suis tu, tout à l'heure, et maintenant je viens vous dire que vous pouvez compter sur moi aussi. On a eu des torts envers vous, mais nous les réparerons. Ne faites pas de bêtises, surtout. Vous me promettez à moi aussi, dites ?

Jeanne Verrier posa ses regards douloureux sur le visage du grand garçon, de ce paysan qui était plus noble et plus beau que Maurice de Rochas.

— Je ne sais pas ce que je ferai, répondit-elle, mais je sais bien que je n'oublierai jamais votre bonté.

Àpartir de ce jour-là, elle consentit à se nourrir, à se soigner et, bientôt, son état s'améliora.

Quand elle dut se séparer de ceux qui avaient été ses geôliers, elle ressentit en son cœur une nouvelle tristesse.

04

Lorsque Jeanne Verrier était rentrée chez elle, son âme était à peu près en paix, comme si les paroles du médecin, d'affection de la famille Vincendet eussent fondu en elle son ressentiment et détruit tous les ferments de révolte que la monstrueuse conduite de Maurice de Rochas y avait fait lever. Non seulement elle n'était plus animée d'aucune animosité à l'égard des paysans qui l'avaient hébergée mais, encore, quand elle pensait à eux, elle éprouvait une douceur que, depuis bien longtemps, elle n'avait pas connue.

Àl'amour qu'elle avait eu pour son amant s'était substituée de la haine. Maintenant cette haine elle-même se dissolvait et faisait place à du mépris. Et peut-être tout aurait fini par s'apaiser si un entrefilet, paru dans un journal de la ville, n'avait rallumé des tisons mal éteints. On y annonçait le tout prochain mariage de Maurice de Rochas avec mademoiselle Geneviève de Vineuil et l'on y parlait de l'honorabilité du jeune homme et de sa famille en des termes tels qu'une nouvelle colère fit remonter dans l'âme ulcérée de la jeune fille tout le venin qui s'y était endormi. Elle vit en pensée « l'honorable » marié au bras d'une nouvelle victime, car elle savait, Jeanne Verrier, que son odieux amant n'épousait

Geneviève que pour sa fortune et qu'il ne l'aimait point, et qu'il la ferait souffrir comme elle-même avait souffert.

Maurice l'avait fait enlever parce qu'elle l'avait menacé de tout aller révéler à la famille de Vineuil. À présent qu'elle était encore libre, n'avait-elle pas pour devoir de mettre à exécution son projet ? Ne ferait-elle pas une bonne œuvre en même temps qu'une œuvre de justice ? Cependant, malgré tout ce qui grondait en elle, Jeanne hésitait en se rappelant la promesse qu'elle avait faite au docteur Martel, la parole qu'elle avait donnée à Jean.

Le destin allait forcer les événements.

Il y avait deux jours que Jeanne était rentrée dans son petit logement, quand la famille de Rochas reçut une lettre.

« Monsieur, avait écrit le médecin en s'adressant au père de famille, la jeune fille que vous aviez confiée aux bons soins de vos fermiers est maintenant, grâce à eux, en état de mener à bien sa grossesse, et mon devoir d'homme et de médecin m'a engagé à la renvoyer chez elle. C'est une responsabilité que j'ai prise et que ne sauraient partager les braves gens à qui monsieur votre fils avait donc l'ordre de la garder. Peut-être, connaissant son état, jugerez-vous humain de lui donner un secours. J'en appelle à votre conscience et je vous prie de croire, monsieur, à mes sentiments distingués. »

La tuile tomba en pleine quiétude.

— Ah ! j'avais bien raison, se plaignit le vieux Rochas, quand je redoutais la catastrophe. Elle, pour commencer ! Demain, Maurice, ce seront tes complices, Et tu n'es pas marié.

Maurice haussa les épaules.

— On verra bien, dit-il.

Le calme qu'il affectait n'était que de surface et une peur irrésistible se levait en lui. Après un assez long débat intérieur, il se résolut à aller trouver Jeanne, soit pour la menacer, soit pour essayer de l'amadouer selon l'accueil qu'elle lui ferait.

Il frappa un soir à sa porte et son ancienne maîtresse parut. À la vue de celui qui s'était si ignominieusement conduit à son égard, elle blêmit et murmura :

— Ah ! vous… Vous avez osé venir…

— Pourquoi pas, Jeanne ? répondit-il en avançant.

Il repoussa la jeune fille qui voulait lui barrer le passage, referma la porte et demanda :

— Avez-vous enfin réfléchi ? Oui, n'est-ce pas, Jeanne ? Vous avez compris que j'étais trop pauvre pour vous épouser et que votre intérêt même vous engageait à me laisser conclure ce mariage… cette affaire. Je dis votre intérêt parce que je ne vous oublierai pas, je vous en donne ma parole une fois encore ! Que j'aie enfin « le sac » et vous recevrez votre part. Et même, Jeanne, vous me verrez revenir à vous avec toute la passion…

Elle coupa le mensonge, l'imposture, d'un geste et de ce cri :

— Taisez-vous, misérable !

Puis, toute frémissante d'horreur et de courroux :

— Pourquoi êtes-vous revenu ? J'espérais pouvoir maîtriser mon courroux, ma haine ! J'espérais avoir assez de force pour ou-

blier votre abominable trahison, pour élever seule et sans me plaindre l'enfant que je porte, votre enfant, infâme voyou !

Elle s'était reculée et Maurice marcha lentement vers elle,

— Mon enfant ! dit-il, En êtes-vous tellement sûre ?

Jeanne ne comprit pas tout d'abord. Elle crut qu'il doutait de son état, qu'il ne croyait pas qu'elle fût enceinte. Tandis qu'elle se faisait, il ajouta :

— Je vous ai fait transporter chez de braves gens à qui j'avais donné l'ordre de vous soigner. Vous auriez été bien, chez eux. Je vous aurais envoyé de l'argent et vous auriez pu être heureuse.

— Heureuse, avec un bâtard dans le sein !

— Eh bien ! insista-t-il, est-ce ma faute ? Évidemment, j'aurais pu penser qu'il y avait, là-haut, un gars « costaud », un solide gaillard qui ne doit pas avoir froid aux yeux…

Alors Jeanne comprit ce que, tout à l'heure, il avait voulu dire. Un cri monta de sa gorge et mourut à ses lèvres. Elle se précipita vers un meuble, ouvrit un tiroir, y saisit une petite arme qui avait appartenu à son père et demeurait chargée depuis des années, et se retourna brusquement face au monstre qui, surpris, n'avait pas bougé.

Àla vue du revolver, il se précipita en criant :

— Vous êtes folle ! C'est un odieux chantage !…

Il allait saisir le poignet qui tenait l'arme braquée quand le coup claqua comme la mèche d'un fouet.

Maurice, qui avait reçu la balle en pleine poitrine, s'écroula. Alors, ivre de douleur, ivre de haine, Jeanne voulut décharger le barillet à bout portant. Mais l'arme s'était enrayée et plus aucun projectile ne vint frapper le blessé dont le sang s'écoutait sur le parquet.

Alors elle parvint à se dominer, à retrouver son calme et à reprendre la direction de son esprit. Lentement, elle s'habilla et sortant, laissant là sa victime qui devait être morte, car elle ne bougeait plus et ne gémissait point.

Jeanne Verrier savait où se trouvait le commissariat de police de son quartier car maintes fois, étant seule au monde, elle y avait été appelée. Sortie de chez elle, elle s'y rendit et relata froidement au secrétaire ce qui s'était passé. Elle était assez calme pour qu'on la crût.

— Vous vous êtes mise dans de sales draps, dit le secrétaire. Voilà ce que c'est que d'être si jolie !

Et il la dévisagea, laissant luire dans son regard une flamme de désir, cette même flamme qui avait brillé dans les yeux de Jean Vincendet aussitôt qu'il avait vu Jeanne.

Jeanne ne répondit pas, n'ayant pas même prêté attention au compliment. Elle entendit :

— Il va falloir rendre des comptes et la justice n'est pas toujours tendre pour les héroïnes de drames passionnels.

— Oh ! la prison ou la mort… dit Jeanne ; le plus tôt sera de meilleur.

Le secrétaire donna des ordres et un agent de permanence emmena la « meurtrière » dans une petite salle où elle attendit l'arrivée du commissaire. Quand il l'eut fait appeler, elle dut recommencer son récit. Mais le calme qu'elle avait pu garder l'abandonna et ce fut en sanglotant qu'elle acheva sa douloureuse confession.

Dès lors, elle ne sut plus exactement ce qui se passa. Plus tard, quand elle fut enfermée en cellule, elle se revit chez elle, devant le corps de son amant, entre des hommes qui l'interrogeaient, lui faisaient préciser des détails, lui posaient des questions qui lui paraissaient oiseuses.

Maurice de Rochas était-il mort ? Elle ne savait plus rien, s'efforçait à ne penser à rien. Elle désirait mourir et mourir le plus tôt possible.

Elle s'évanouit à plusieurs reprises, demeura longtemps terrassée par ses syncopes et se retrouva dans un lit d'infirmerie. Ce fut là qu'un avocat vint l'interroger pour la défendre. Il l'engagea à espérer, lui apprit que la victime n'était pas morte, que les médecins répondaient de sa guérison, mais que le mariage projeté n'aurait pas lieu.

Deux mois plus tard, Jeanne comparaissait devant la Cour d'Assises.

05

Il semblait à Jeanne Verrier qu'elle sortait d'un cauchemar. Une pile de journaux devant elle, elle relisait le compte rendu des dé-

bats de la Cour d'Assises et s'étonnait de ce qui s'y était passé. Elle avait vu venir la victime à la barre, mais elle aurait été incapable de se remémorer les termes de sa déposition. Elle y avait ensuite vu apparaître le vieux Philippe Vincendet et le docteur Martel. Qu'avaient-ils dit ? Il lui fallait les journaux pour le savoir.

Elle apprenait ainsi qu'au cours de la plaidoirie de son défenseur, elle s'était évanouie une fois encore, qu'il avait fallu l'emporter, et que lorsque le jury était rentré avec des « non » à toutes les questions qui lui avaient été posées, l'assistance avait applaudi.

Maintenant, elle était libre. Libre de souffrir en pensant à l'enfant qui naîtrait dans trois mois, libre de crever de faim…

Elle avait, le matin, reçu une enveloppe qui contenait un billet de mille francs, avec ces mots-là :

« Ma chère enfant, ayez du courage. »

Le mot était signé :

« Docteur Martel. »

Du courage ! Quand on a éprouvé, à vingt ans, la plus amère des déceptions, quand on est seule au monde et qu'on va être mère d'un bâtard, peut-on avoir du courage ?

Jeanne Verrier se passait, par instants, la main sur le front, comme pour en exprimer sa souffrance qui y montait en fièvre.

Elle sursauta, surprise par les coups qu'on frappait à sa porte. À un deuxième appel, elle réalisa que quelqu'un venait la voir. Alors, lentement, elle rangea ses journaux, rajusta sa robe et alla

ouvrir. Deux femmes redescendaient d'escalier. En entendant le bruit de la porte, elles se retournèrent, et la plus âgée, dans un sourire contraint, demanda :

— Mademoiselle Verrier ?

— C'est moi, répondit Jeanne.

Les deux femmes remontèrent.

— Veuillez nous excuser, dit celle qui avant posé la question ; pouvez-vous, mademoiselle, nous accorder quelques instants d'entretien ?

Et quand elles furent sur le seuil :

— Que désirez-vous ? demanda Jeanne.

— Madame de Vineuil, dit la dame, et ma fille.

Jeanne se sentit chanceler et ne sut que balbutier

— Mesdames… pardonnez-moi.

Elle s'effaça pour les laisser entrer, leur offrit des chaises, s'assit devant elles, comme si elle eût dû encore être jugée, et répéta :

— Pardonnez-moi.

— Ma pauvre enfant, dit la mère. Pourquoi n'avoir rien dit… avant ?

— Je ne sais pas. Je voulais, non pas me plaindre, je voulais vous prévenir… J'ai hésité… Et puis, il m'a fait enlever ; on m'a séquestrée, et quand j'ai recouvré la liberté, je suis restée ici, chez moi, sans volonté jusqu'à l'heure où il est venu m'outrager, me menacer… me proposer un marché infâme. Vous auriez été sa

femme, mademoiselle, et moi… sa maîtresse. Il m'aurait donné votre argent…

La jeune fille, Geneviève, pleurait.

— Je vous ai fait souffrir, dit Jeanne. Vous l'aimiez comme je l'ai aimé, jadis… Vous aviez fait le rêve que j'ai fait, et c'est moi qui l'ai brisé.

Geneviève se leva, vint près de Jeanne et, lui passant ses bras autour du cou :

— Vous m'avez sauvée, dit-elle dans ses larmes.

Elles pleurèrent toutes les deux, communiant dans leur douleur. La douce voix de M de Vineuil s'éleva :

— Vous allez être maman, mademoiselle. Il faut que votre enfant ne manque de rien. Nous sommes venues pour vous exprimer notre sympathie et pour vous dire aussi que nous vous offrons toute notre aide.

— Je vous remercie, répondit Jeanne, mais je n'ai besoin de rien. Si Dieu ne m'appelle pas auprès de lui, je saurai être courageuse.

— Vous le serez, nous en avons la certitude ; mais il ne faut pas que votre enfant souffre ; et ma fille, si vous le voulez bien, sera un peu, elle aussi, sa maman. Vous êtes sans famille, n'est-ce pas ? Voulez-vous, mon enfant, que Geneviève soit la marraine du bébé qui va naître ?

— Oh ! madame, dit Jeanne bouleversée.

— Vous acceptez, n'est-ce pas ?

— Vous acceptez ? répéta Geneviève. Il me semble, maintenant, que nous sommes deux sœurs…

— Pourquoi êtes-vous si bonne ? Moi, une criminelle, une fille perdue, ai-je mérité tout cela ?

— La douleur rachète toutes les fautes, assura M de Vineuil. Et vous avez tellement souffert ! Tellement plus que Geneviève ! Nous reviendrons vous voir, mademoiselle, Accueillez-nous comme deux amies.

— Merci ! Merci ! Oui, vous serez toujours les bienvenues dans cette pauvre demeure où votre bonté me donnera le courage de vivre et de me consacrer au petit être innocent dont je veux faire un homme, un honnête homme, si le Ciel vient, lui aussi, à mon secours.

Les deux visiteuses se levaient quand on frappa encore à la porte.

— Qui donc, se demanda à mi-voix Jeanne, vient encore me voir ? Le docteur Martel, peut-être ? Mesdames, veuillez m'excuser.

— Nous nous retirons, dit M de Vineuil.

Elles allèrent ensemble à la porte que Jeanne ouvrit. Une exclamation échappa à ses lèvres :

— Oh ! vous, monsieur Jean !

C'était Jean Vincendet, le grand garçon loyal qui, le premier, avait versé un peu d'espoir dans l'âme de la désespérée. Il se troubla en apercevant les deux visiteuses, les salua gauchement et s'effaça.

— Veuillez entrer, monsieur, dit Jeanne.

Et elle confia tout bas, à ses visiteuses, comme pour s'excuser :

— C'est le fils des fermiers Vincendet… Il a été très bon pour moi, là-haut… où M. de Rochas m'avait fait emporter.

Elle remonta les quelques marches qu'elle avait descendues et ferma la porte quand elle fut rentrée derrière Jean. Le jeune garçon était rouge de confusion et tournait son chapeau entre ses mains sans rien pouvoir dire. Jeanne, troublée, elle aussi, par la présence de ce beau gars, lui tendit la main en murmurant :

— C'est très gentil d'avoir pensé à moi, monsieur. Je n'ai pas encore eu le temps de remercier vos parents à qui je me propose d'écrire.

Il demanda alors :

— Pourquoi ne viendriez-vous pas là-haut, au « Bout du Monde », pour leur dire de vive voix ?… Oh ! ce n'est pas que vous ayez à nous dire merci, parce que nous avons mal agi… Mais ça leur ferait plaisir, aux vieux.

Jeanne secoua la tête.

— Non, monsieur ; on n'accueille pas avec plaisir une meurtrière. Oubliez-vous que j'ai voulu tuer un homme ?

— Vous vous êtes défendue : c'était justice. Le criminel, c'est lui. Mais il faut oublier. Est-ce que vous viendrez nous voir, mademoiselle ? Je vous répète que mon père et ma mère en auraient un grand contentement. Et moi… moi.

Il abaissait parfois ses regards vers la taille de la future maman, dont on discernait à peine l'état et, alors, sa gêne devenait plus intense et plus visible.

Jeanne ne pouvait point ne pas voir ce qui triturait l'âme et l'esprit de Jean. Si elle n'avait pas été jolie comme elle l'était, si elle avait eu le visage de Geneviève de Vineuil, il n'eût pas été là à la regarder et à souffrir. Sa beauté l'avait perdue. Devait-elle perdre ce garçon qui, l'éblouissement passé, verrait les réalités toutes crues et regretterait amèrement un acte irréfléchi ?

— Monsieur Jean… commença Jeanne.

Il l'interrommpit :

— Pourquoi me dites-vous monsieur ? Je suis Jean, tout court. Jean, pour vous…

— Non, mon ami ; vous êtes monsieur Vincendet, un très brave garçon qui m'est très sympathique, à qui j'ai beaucoup de reconnaissance, mais qui doit oublier, dès maintenant, une pauvre fille que la honte et le remords bourrèleront toujours. Une fois encore, je vous remercie pour votre démarche. Dites à vos parents que je garderai d'eux un fervent souvenir, Soyez heureux, monsieur. Épousez quelque bonne et franche paysanne, aimez-la bien et…

Elle dut s'asseoir soudain, vaincue par son émotion. Alors, il se pencha, s'accroupit, lui prit la main et dit, balbutia :

— Je veux vous emmener là-haut, là-haut au « Bout du Monde », qui sera notre bien parce que les Rochas ruinés nous l'ont vendu. Mes parents m'ont bien traité de fou, oui… quand je leur ai annoncé que je vous aimais ; que je voulais faire de vous

ma femme… Mais ils m'ont vu si malheureux… Et ils vous aimaient, tout au fond d'eux-mêmes, eux aussi. Alors, tous, nous chercherons à vous rendre heureuse. L'enfant… Eh bien ! Il arrive souvent que des hommes épousent des veuves. Ce sera comme si vous aviez perdu votre mari. Je sais bien que j'aimerai cet enfant, allez ! parce qu'il sera votre chair et pas celle de l'autre. Mademoiselle Jeanne, si je savais bien parler, je crois que j'arriverais à vous faire entendre mon cœur. C'est parfois dur d'être paysan et de ne pas savoir dire ce que l'on sent, tout au fond de soi. Je vous aime… Ah ! je vous aime…

Il sanglota, et Jeanne, très émue, sécha ses yeux de sa fine main. C'était tellement émouvant de voir ce grand garçon si fort, pleurer !

— Laissez-moi, supplia-t-elle. Vous me bouleversez ; je ne sais plus où j'en suis. Je… Ah ! Jean, Jean mon ami, si je vous avais connu plus tôt…

— Ne me renvoyez pas, mademoiselle Jeanne ; je souffrirais comme vous avez souffert, et plus encore. Dites-moi…

— Oui, Jean, vous reviendrez me voir et j'irai chez vous, là-haut, saluer votre père et votre maman. Dites-le-leur. Mais attendons que… ce soit fini… J'irai vous voir avec mon enfant. Alors, vous aurez réfléchi ; alors, vous me verrez mieux… Vous…

Elle se tut soudain, brisée, près de s'évanouir. Il se releva, la prit dans ses bras puissants, osa appuyer ses lèvres sur les yeux ruisselants de lourdes larmes. Elle ne se défendit plus. Il prononça avec ferveur :

— Jeanne… mon amour !

06

Jeanne Vincendet, qui attend un fils — car ce sera un fils, cette fois — vient de recevoir une lettre de Montpellier. Elle la lit lentement à Jean qui l'écoute bouche bée :

« … Quand vous la reverrez, notre petite Ginette, et ce sera bientôt, je pense, vous serez émerveillés par les progrès qu'elle a faits. Elle est la joie de maman et de papa, et je crois bien qu'elle est maintenant toute ma vie. Que Jeanne se rassure ; je n'accaparerai point tout son amour, et il ne se passe aucun jour que je ne lui parle de sa petite maman qui va lui acheter un petit frère… »

La lettre continuait ainsi, toute vibrante d'émotion, toute empreinte de tendresse. Elle s'achevait sur ces mots :

« Nous vous pressons, Ginette et moi, tous les deux tendrement sur nos cœurs. Tante Geneviève. »

Jean souleva Jeanne qui était assise, s'assit à sa place, la prit sur ses genoux.

— Es-tu heureuse ? lui demanda-t-il. Es-tu maintenant assurée de mon affection ?

Elle répondit en fermant à demi les yeux :

— Oh ! oui, mon Jean. J'ai trouvé mon bonheur… au « Bout du Monde ».

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Bonheur%2C_si_loin_%21. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.